Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 13

Artikel: La Soupe
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187652

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

une certaine étendue de forêts, dans le territoire d'Alpnach, et leur construction fut terminée en 1818. Ce plan incliné fut formé de 24,000 gros sapins dépouillés de leur écorce et fixés les uns après les autres de la manière la plus ingénieuse, sans attaches métalliques. Ce travail occupa 160 ouvriers pendant dix-huit mois, et coûta près de 100,000 francs : il avait trois lieues de longueur et se terminait au lac de Lucerne. Sa forme était celle d'une auge d'environ deux mètres de large et de un à deux mètres de profondeur. Le fond était formé de trois arbres ; sur celui du milieu était pratiquée une rigole pour recevoir de petits filets d'eau dans le but de diminuer le frottement.

La direction du plan incliné était quelquefois en ligne droite, quelquefois en zig-zag ; son inclinaison variait entre 10 et 18 degrés. Il régnait tantôt sur les côtés des montagnes ou les flancs des précipices, tantôt il passait sur leur sommet ; quelquefois il passait sous terre ; ailleurs il traversait des gorges profondes, sur des échafaudages de 40 mètres de hauteur. La hardiesse de cet ouvrage excitait l'étonnement général à tel point que M. Rupp eut à lutter contre les préjugés des paysans. On le supposait en relation avec le diable ; on l'accusa d'hérésie, et on lui suscita tous les obstacles possibles. Néanmoins, ces difficultés furent surmontées, et il eut enfin la satisfaction de voir les arbres descendre le long du plan incliné, avec la rapidité de la foudre.

Des sapins de 35 mètres de long parcouraient cet espace de *trois lieues, en deux minutes et demie.*

Des hommes étaient placés à des distances régulières, le long du plan incliné, et lorsque tout était prêt, l'homme placé au point le plus bas, criait à celui qui était placé au-dessus de lui : *Lâchez !* Ce cri était répété de proche en proche, et parvenait en *trois minutes* au haut de la montagne. Les hommes qui s'y trouvaient criaient à leur tour à celui qui était au-dessus d'eux : *Il vient !* Et l'arbre était à l'instant même lancé sur le plan incliné, précédé par le cri : *Il vient !* répété aussi de proche en proche. Aussitôt que l'arbre avait atteint le pied du plan incliné et s'était plongé dans le lac, le cri : *Lâchez !* était reproduit comme auparavant, et un nouvel arbre lancé de la même manière. Par ce moyen, un arbre descendait toutes les cinq à six minutes.

Pour avoir une idée de la force énorme qu'acquéraient les arbres dans une descente aussi rapide, M. Rupp fit les dispositions nécessaires pour que quelques-uns sautassent hors du plan incliné, et on les vit pénétrer de 6 à 8 mètres dans la terre, par le gros bout ; l'un d'eux, heurté contre un autre, fut fendu en plusieurs morceaux dans le sens de sa longueur, comme s'il eût été frappé de la foudre.

Réunis en radeaux sur le lac, et conduits à Lucerne, les arbres descendaient la Reuss, puis l'Aar jusqu'à Brugg ; ensuite le Rhin jusqu'à Waldshut, de là à Bâle et enfin jusqu'à la mer, si cela était nécessaire.

Cette magnifique construction, insensiblement détériorée par défaut de travail, n'existe plus. Les circonstances politiques d'alors ayant détruit la source des principales demandes de bois de charpente, la coupe et le transport des arbres a nécessairement dû cesser.

La Soupe.

La soupe est la cocarde d'un dîner ; aussi, cette partie d'un repas ne saurait jamais être trop soignée ; car si les premières impressions de l'enfance sont celles dont on garde le plus doux souvenir, il en est de même de celles d'un banquet. Une soupe bien conditionnée prédispose avantageusement les convives ; d'ailleurs le palais, vierge de sensations, déguste avec finesse le premier aliment ; la bouche est alors dans la plénitude d'un tact que rien n'a défloré. Aussi la soupe a-t-elle une grande influence dans l'opinion des convives sur votre festin ; elle ouvre l'appétit sans l'apaiser, aussi excellente par le goût qu'on lui trouve, que par la perspective savoureuse qu'elle fait entrevoir.

On sait du reste que les anciens patriarches, moins raffinés que nous dans leur cuisine, mettaient néanmoins un immense prix à une bonne soupe, au point qu'Esaü troqua son droit d'aînesse contre un potage aux lentilles.

La soupe est toujours, dans les grands repas, accompagnée de la prudence, de la décence et du silence même des convives ; c'est le moment où chacun observe son voisin avant de se livrer à lui ; le premier aiguillon de l'appétit à satisfaire, lutte avec la démangeaison de parler ; la soupe ne délie point la langue, au contraire, elle l'enchaîne ; elle n'enfante ni les aigres propos, ni les disputes, rarement même elle en est le témoin ; les gravelures, les contes joyeux, sont en arrière de ce premier plan du festin ; son règne respire donc le calme, la réserve et la paix ; aussi, lorsqu'on invite quelqu'un à sa table, pour lui donner une idée favorable de sa moralité, on lui dit de suite : *Venez manger la soupe avec moi, tel jour* ; on ne dit pas : Venez manger *mon rôti, ma viande, mon légume* ; c'est *la soupe* qu'on met en avant, parce que ce mot n'éveille pas l'idée de désordre, d'effervescence, d'inconduite, mais, au contraire, celle de la tranquillité et de la convenance ; cela est si vrai, qu'on dit encore : dormir comme une *soupe*, et que, dans cette figure métaphorique, on la fait le symbole du repos.

La soupe s'installe dans tous les régimes ; elle n'est repoussée par aucun docteur ; c'est une amie des estomacs appauvris, et si on la mange la première dans un repas, c'est aussi la première chose qu'on se permet dans une convalescence. La *soupe à l'oignon* dissipe les fumées du vin, chasse le sommeil, ravive la gaîté, et souvent elle fut appelée avec succès à la suite d'un repas, quand la tempérance en avait été bannie.

La Révision... des Nez.

Nous extrayons de la dernière chronique de M. O. Comettant, publiée par le *Siècle*, le passage suivant :

« Francfort, sois béni ! Voici l'annonce que nous lisons dans la *Gazette de Francfort*, un journal sérieux :

« Correction du Nez. — Les nez trop longs, » trop gros, camus ou tournés de travers sont ré-